

Fierté du travail et sens de la fête...

L'installation d'une activité textile à Comines, vers la fin du douzième siècle, a généré, en plus de retombées économiques et urbanistiques, des us et coutumes mêlant religion, travail et plaisirs profanes. Au cours des siècles, la production tissée s'est peu à peu spécialisée suite aux vicissitudes protectionnistes des uns (les rois de France Charles V, Charles VI et leur entourage) et à l'esprit d'innovation et d'adaptation des autres (les Cominois). Ainsi, le ruban, c'est-à-dire un tissu étroit, est venu suppléer les pièces de grandes dimensions, tandis que le lin puis d'autres matières remplacèrent la laine des origines.

Toujours est-il que le travail unissant des fibres et des hommes a trouvé un terreau fertile débouchant sur la tenue d'un calendrier portant au pinacle le labeur et ses fruits : des fêtes votives de sainte Anne à celles de sainte Catherine, en passant par l'Épiphanie, le carnaval, la « Fête des Epeuleurs » et celle des Lumières, les Cominois ont rythmé les (r)évolutions de leur activité principale en les inscrivant durablement dans le patrimoine oral et immatériel. Si le « pierrot » de la Sainte-Catherine, la Fête des Marmousets et celle des Louches battent toujours leur plein des deux côtés de la Lys, effaçant pour quelques temps une frontière imposée puis fixée en 1713, c'est bien parce que leur signification est précieuse, non seulement parce qu'elle réfère à la grande histoire de Comines, mais surtout parce qu'elle révèle la passion des hommes pour leur profession, son souvenir et la transmission de tous ses patrimoines.



Navette et canette : les deux « mamelles » de la Rubanerie !

Et sainte Anne devint marmouset !

Il semble que les premiers tisserands ayant élu domicile à Comines aient porté leurs dévotions à la sainte patronne de leur corporation : Anne, épouse de Joachim, mère de la Vierge Marie. N'apparaissant pas dans la Bible, l'histoire de sainte Anne naît vers le deuxième siècle après Jésus-Christ avant d'être refondue une première fois dans le protévangile de Jacques puis d'être vulgarisée dans la « Légende dorée » de Jacques de Voragine. C'est d'ailleurs dans ce même douzième siècle que son culte gagne toute l'Europe.

À Comines, le lundi et le mardi suivant la fête de la sainte, fixée au 26 juillet par décret papal (sous Urbain VI, en 1286), sont déclarés fériés. Une effigie d'Anne trône d'ailleurs fièrement au sein de la chapelle du château de Comines.



Le char de sainte Anne au cortège des Marmousets en 1984.

La draperie cominoise, prospère, semble alors inébranlable. C'était sans compter la jalousie des centres voisins qui introduisirent des plaintes pour concurrence déloyale ! En 1391, le magistrat de Comines répond à une ordonnance du roi de France Charles VI interdisant aux Cominois la production de draps « de grande moison » (c'est-à-dire de grande taille) par le fait que les tisserands ont aussi une tradition résidant dans la fabrication de tissu plus étroit (le ruban).

C'est ainsi que les drapiers se transformèrent, pour une bonne partie d'entre eux, en rubaniers, les autres s'étant exilés en Angleterre ou reconvertis dans d'autres formes d'économie. Ils « troquèrent » alors sainte Anne pour sainte Catherine d'Alexandrie, tout en n'oubliant pas qu'à l'origine, leurs aïeux réalisaient du drap. Ils continuèrent donc d'honorer leur ancienne patronne à la fin du mois de juillet, autour de la « ducasse Sainte-Anne ».



Première affiche de la « Fête des Marmousets », incluse au sein du « Festival des Deux Comines », en 1983 (MRc1726).

La tradition traversa les siècles pour devenir la ducasse communale renommée « Festival des Deux Comines » (ou aussi « Fêtes franco-belges ») durant la seconde moitié du vingtième siècle. Mélange de joutes sportives et folkloriques inspirées des « Jeux Intervilles », ce moment festif cominois durait une quinzaine de jours, englobant les fêtes nationales belge et française.

Cherchant à se renouveler, le Comité des Fêtes du Centre et l'Echevin de la Culture de l'époque, Gilbert Deleu, avec le concours de Simon Vanhée (1923-1994), contremaître chez D.M.R. et déjà en

réflexion pour la création d'un musée de la Rubanerie cominoise, mirent sur pied, en juillet 1983, la première « Fête des Marmousets ». Le succès ayant été au rendez-vous, cette dénomination remplaça celle du « Festival des Deux Comines » pour s'imposer jusqu'à nos jours.

Une théorie de chars thématiques (la draperie, sainte Catherine, sainte Anne, la navette et le métier dit « à barre »), entrecoupés de fanfares et d'autres évocations folkloriques de l'entité, célèbrent alors toute l'histoire textile des deux Comines. Enfin, les géants Jean Prout et Sophie Patard, créés à Comines en 1930 pour les fêtes du centenaire de la Belgique, ferment la marche. Ils seront accompagnés quelques années plus tard d'autres figures gigantesques, à la différence que ces dernières seront directement liées au monde du ruban : le couple de « bleus vintes » (ou « ventres bleus ») Aristide le Meilleur et Eugénie la Douceur (créés en 1989), puis Simon le rubanier et Luc le Marmouset en 2009.



Les deux nouveaux géants marmousets, Simon et Luc, baptisés en mai 2009, déclinés en marque-page (MRc1728).

Il faut dire que Simon Vanhée s'était inspiré de la Fête des Louches dont les rubaniers faisaient partie intégrante du programme, notamment par le biais d'un char les présentant autour d'un métier à tisser du dix-neuvième siècle.

Depuis maintenant plus de trente années, la Fête des Marmousets a remis sur le devant de la scène la profession qui en est historiquement l'instigatrice : les tisserands. Si sainte Anne n'apparaît plus dans le titre officiel de ce moment festif et populaire, son souvenir vit néanmoins à travers le char qui lui est dédié et la mémoire de l'activité textile dont elle était une des saintes patronnes à Comines.

Enfin, notons encore que, pour parfaire les réjouissances tout en rappelant la position sociale et folklorique des rubaniers cominois, leur effigie revêtue du costume traditionnel (sarrau bleu à large poche ventrale, foulard rouge noué sur le cou, casquette et sabots) est offerte à la foule des fêtards. Comme cela se fait depuis des temps immémoriaux dans notre région, au terme de chaque cortège, ces poupées sont jetées depuis la salle du Conseil de l'Hôtel de Ville de Comines-Belgique comme les chats le sont depuis le beffroi d'Ypres ou les louches depuis la Mairie de Comines-France.

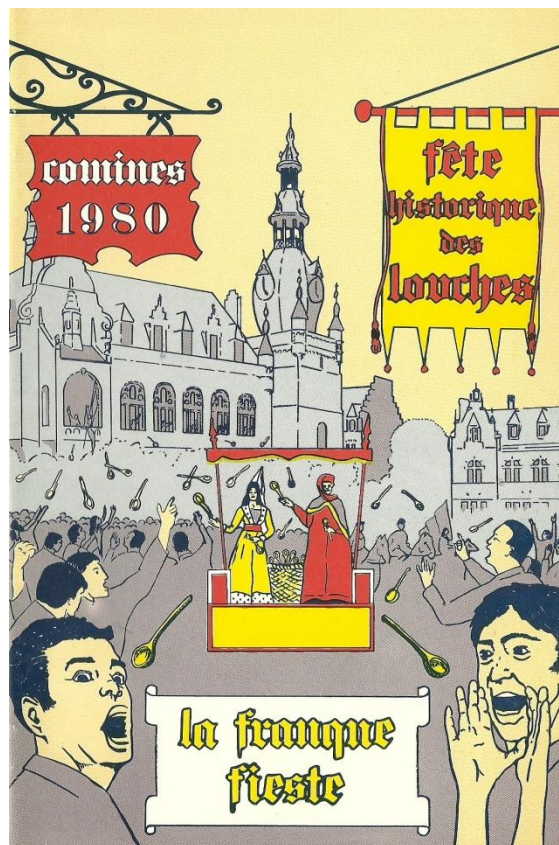
Franque fieste, louches et rubans.



Char des rubaniers cominois devant leur métier à barre, au cortège de la Fête des Louches de 1981 (MRc1729).

Parmi les grandes festivités folkloriques du Nord de la France, la Fête des Louches jouit d'une belle renommée depuis déjà plus d'un siècle. Créée en 1884 par les résidents du quartier du Château, elle n'en

plonge pas moins ses racines quelques centaines d'années plus tôt, précisément en 1456. A cette époque, la draperie cominoise, dont la période de gloire couvre les treizième et quatorzième siècles, connaît un lent déclin, en partie à cause des mesures protectionnistes prises par les rois de France mais aussi suite aux ravages résultant des luttes armées, Comines étant déjà une terre frontière convoitée.



Programme de la Fête des Louches de 1980 (MRc1730).

La cité et son seigneur ayant rendu de bons et loyaux services à leur suzerain le duc de Bourgogne Philippe le Bon, ce dernier répond favorablement à une requête du magistrat de la ville en autorisant et en fixant une franche foire le jour de la Saint-Denis. Si le succès escompté ne fut pas au rendez-vous, la « franque fieste » ainsi mise sur pied nourrira l'imaginaire collectif pendant les siècles qui la suivront. Au XVIIIe siècle, dans le « Petit dictionnaire historique et géographique de la Châtellenie de Lille », l'on apprend que la franche foire se double d'une fête qui tiendrait son origine de la séquestration d'un seigneur dans une tour. Ce dernier aurait alors jeté sa cuillère en bois afin d'appeler à sa libération. D'autres sources

mentionnent un commerçant mécontent de n'avoir pu écouler sa marchandise et la jetant de dépit, ou encore que le jet de louches était le symbole de l'ouverture de la franche foire. Enfin, d'autres encore font remonter l'attribution de la foire à l'histoire de Jean Ier de la Clyte, fait prisonnier par les Anglais à la bataille d'Azincourt en 1515 et libéré parce que les Cominois avaient payé une rançon conséquente, en faveur de quoi son fils aurait « démarché » le duc de Bourgogne afin qu'il leur accorde le droit de foire.



Têtes de Grande Gueuloute et P'tite Chorchire (1923-1963).

Mais la Fête des Louches est aussi le lieu de célébration du patrimoine rubanier de Comines. Ainsi, si les légendes tournant autour de la louche les éclipsent quelque peu, les « bleus vintes » sont bien là, que ce soit à travers le cortège des Allumoirs rappelant celui des « épeuleurs » (ou enfants chargés de réaliser les canettes de fil) et de leur fête, ou encore via les deux figures gigantesques principales de Comines-France : le couple de rubaniers Grande Gueuloute et P'tite Chorchire, par ailleurs fraudeur des deux côtés de la Lys !



Le char des rubaniers à la Fête des Louches 1936 (MRc116).

Sous l'aura de sainte Catherine...



Sainte Catherine vue par John Bulteel (2015) et diplôme de chevalier de la Confrérie des Maîtres-Rubaniers (MRC775).

En parallèle avec la ducasse liée à sainte Anne, un autre saint personnage joue un rôle précieux dans la vie culturelle cominoise : sainte Catherine d'Alexandrie. Son culte se développe dès le quatorzième siècle chez nous et un autel lui est d'ailleurs dédié au sein de la collégiale de Comines-France, tout comme son effigie tapisse l'un des murs du tombeau présumé de l'abbé Van de Walle (+ ca. 1346) à Warneton. Comme pour sa collègue Anne, le lundi et le mardi qui suivent sa fête sont déclarés chômés tandis que le mercredi voit les rubaniers travailler du lever au coucher du soleil, avant de rejoindre les établissements où on leur sert le « pierrot » constitué d'une saucisse accompagnée de haricots et de chou rouge. Mais la Sainte-Catherine est d'abord l'occasion de célébrer la transmission du métier du maître à l'apprenti puis, au moment de l'industrialisation, du patron à ses collaborateurs. Pour s'en souvenir et perpétuer cette tradition, Simon Vanhée créa en 1985 la Confrérie des Maîtres-Rubaniers réunissant tous les corps de métiers servant le rayonnement du ruban cominois, tant dans ses aspects matériels qu'oraux. Notre Musée de la Rubanerie s'en veut modestement le conservatoire.

Olivier Clynckemaillie

Conservateur du Musée de la Rubanerie cominoise



© textes et photos : Olivier Clynckemaillie, Musée de la Rubanerie cominoise. Dans le cadre du projet « Travail & Fêtes » porté par PROSCITEC. Avec le soutien du service impression de la Ville de Comines-Warneton et du Ministère de la Culture de la Fédération Wallonie-Bruxelles de Belgique.